GRIMPER - le magazine de l'escalade - n°233 - décembre 2023.

SAINTE-VICTOIRE - La montagne des Aixois.

Ci-dessous : Daniel Gorgeon, la mémoire de la falaise.

En bas : Yann Clavé et Sandra Bornot dans Les Moussaillons, (L7:3c), secteur de la Grotte de l'Os et du Perroquet Vert

Daniel Gorgeon est pour certains l'âme du site. En tout cas, il en est la mémoire vivante. Lui et la Sainte, c'est une histoire d'amour qui dure depuis plus de 45 ans. Pour vous accompagner dans la découverte du colosse de calcaire, ayez donc l'assurance d'être entre de bonnes mains.

Le coup de foudre

À la base, je ne suis pas né au pied de la Sainte, ni même Aixois. Je suis « Calanquais » ; Marseillais en fait. J'ai découvert la montagne Sainte-Victoire sur du papier ! Quand les Aixois ont sorti un topo d'escalade, on l'a acheté. Je ne sais pas avec quels sous, d'ailleurs, parce qu'on n'avait pas d'argent, mais on l'a acheté. On a ouvert les pages, et on a tout de suite vu qu'il y avait plein de place entre les voies ouvertes ! On y est allés en visant les secteurs où il n'y avait pas trop d'ouvertures, et on a tapé des voies.

Quand je dis « nous », je parle de mon frère Bernard, Jacques Nosley et moi. On était trois. On nous appelait les frères Gorgeon alors que Jacques n'avait aucun lien de parenté avec nous. Mais il faut bien admettre qu'il me ressemblait plus que mon frère !

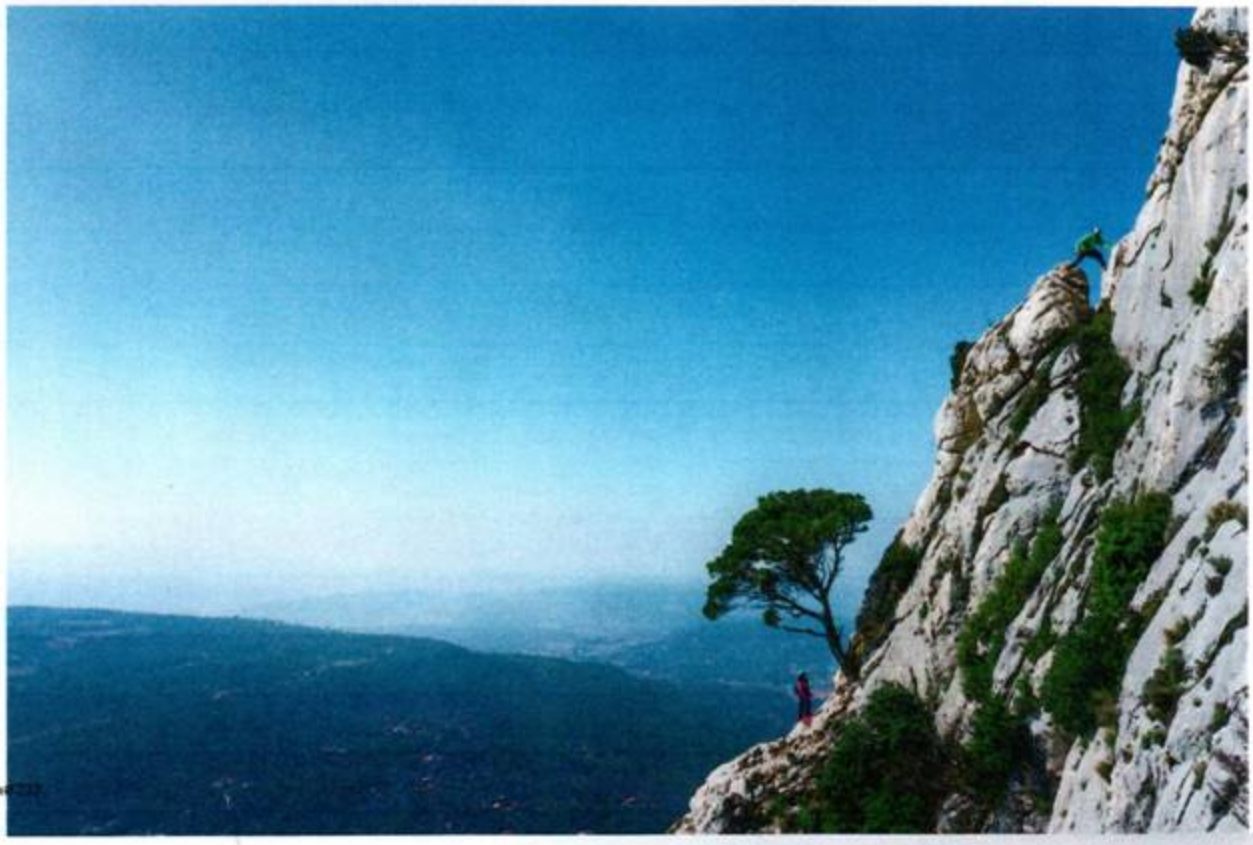
On était inséparables, on grimpait tout le temps ensemble et on avait fait nos classes dans les Calanques et à Buoux. Ma première voie, je l'ai ouverte à Buoux en 67 avec Pierre Gras. L'ouverture... C'était ça qui nous faisait vibrer.

Il faut préciser qu'ouvrir et équiper ne signifient pas la même chose. Pour l'ouverture, on attaque la voie par le bas, et on la grimpe en même temps qu'on se protège. L'équipement, apparu bien plus tard, se fait souvent en descendant en rappel par le haut, en plaçant les spits (ou autres points d'assurage) avant de commencer à grimper dans la voie.

À l'époque, donc, on n'équipait pas : on ouvrait. On grimpait le piton entre les dents ! À ce jeu, mon frère Bernard était vraiment bon. Souvent, c'était lui qui était devant. Il aimait ça. Nous aussi on y allait en tête, mais moins que lui. Parfois, on ouvrait des voies de 30 mètres avec zéro point dedans et juste un relais à la fin. C'était du solo, en fait, mais nous, on ne le voyait pas comme ça. Je précise que c'était avant l'escalade libre. Si on pouvait placer une protection, on avait tout à fait le droit de tirer dessus, mais on ne pouvait pas en placer partout, surtout dans les dalles de la Sainte, d'où la difficulté, l'engagement et l'exposition de certaines ouvertures.

Parmi les ouvreurs de notre époque, il faut parler du grand Christian Guyomar. Il était un peu différent parce que c'était le seul qui volait. Ça lui permettait d'ouvrir des voies plus ardues, des lignes avec parfois du 6c obligatoire, voire plus dures encore. Nous, on ne volait pas, ça faisait peur et on ne l'avait pas assimilé dans notre escalade.

Je pense que ça lui faisait peur à lui aussi, mais il avait réussi à intégrer le vol. Il pouvait tomber. Et on ne parlait pas de spits bétons comme aujourd'hui, mais de pitons, de boulons, parfois de plombs qu'on tapait dans une fissure... Aller dans les voies de Guyomar pour prendre la mesure de la difficulté de ses ouvertures (par exemple *OVNI* ou *Super Médius* voire *Médius*) est, je pense, un pèlerinage intéressant pour ceux qui sont à l'aise dans le niveau.



On savait que le caillou était exceptionnel à la Sainte, mais le problème, c'était pour venir de Marseille. Il n'y avait pas l'autoroute à l'époque et donc ça faisait une trotte. Heureusement, on avait la Deuche de Nes (c'est comme ça qu'on appelait Jacques), donc on pouvait quand même y aller assez régulièrement. Le rocher nous a tapé dans l'œil parce qu'il n'y avait pas, à la différence de la plupart des autres falaises, besoin de déblayer, enlever les arbres, purger du rocher péteux... Quand on est arrivés, le caillou était nickel, comme il est maintenant. On n'avait qu'à grimper !

Ça a été mon premier contact avec la Sainte, vers 1972-1973. Après, je suis parti dans les Hautes-Alpes. Et je ne suis revenu qu'en 78, au moment où on commençait à ne plus tirer sur les pitons. C'est marrant parce que, même là-bas, mon contact avec le massif n'a pas été coupé. À Briançon, un certain Jean-Louis Martinez était interne dans le lycée où moi j'étais pion. On s'est connus comme ça d'ailleurs. Il était aixois, il avait 18 ans et grimpait déjà à la Sainte, dans les voies de Guyomar et des autres. Au lycée, on a sympathisé en se rappelant ensemble à nos bons souvenirs de Sainte-Victoire !

Je précise qu'on n'a évidemment pas été les premiers à y grimper. Il y a un vieux tracé noir, qui ne se voit plus trop - bien que repérable -, arrivant sous la croix. C'est un des tout premiers itinéraires de la montagne et il se fait classiquement en solo. Il a été ouvert en 1920 je crois. Ensuite, parmi les pionniers, comment ne pas dire un mot de Bernard Amy ? Avec Michel Soulier, il a ouvert *Le Grand Parcours* à une époque où il n'y avait même pas de chemin pour aller aux Deux Aiguilles (*Le Grand Parcours* est une voie mythique, une des premières de Sainte-Victoire remontant l'intégralité des 400 m de la face sud, ndlr). D'ailleurs, on lui doit le nom des Deux Aiguilles, dont il faut bien reconnaître qu'elles ne sont pas très individualisées. C'est Bernard Amy qui les a imaginées : la première fait une grosse langue assez évidente ; il l'a appelée Bertine. L'autre, beaucoup moins visible, c'est Églannard. Pourquoi ? Parce que Bernard Amy a une sœur qui s'appelle Églantine. Il a fait des mots-valises avec leurs deux prénoms pour nommer les « aiguilles ». Voilà pour la petite anecdote culturelle.

L'équipement, une apparition timide dans les années 80

L'équipement, à la Sainte, n'a commencé beaucoup plus tard, en 1985. Première parce que ça coûtait cher, et deuxième parce qu'il y a eu un terrible accident. Un s'est fracassé devant ses enfants. Il grim la directe du *Grand Parcours* où il y avait point. Donc il ne fallait pas tomber. Et l a pris conscience que l'escalade chan et que risquer sa vie ne devait plus forcé faire partie du jeu, même ici à la Sainte Ce que j'ai fait, c'est que j'ai réuni les ouvr Guyomar et compagnie, au gîte à Puylou et je leur ai demandé l'autorisation de r ter des pitons aux endroits les plus dange en prenant des notes sur le topo que je t à la main. On l'a fait intelligemment e bonne entente.

Je me suis acquitté de cette tâche avec amis Philippe Légier, aujourd'hui guid haute montagne, et André Delbecque A souvent accompagnés par des copai copines, ce qui nous permettait de fai fête après.